

Aline Kundig



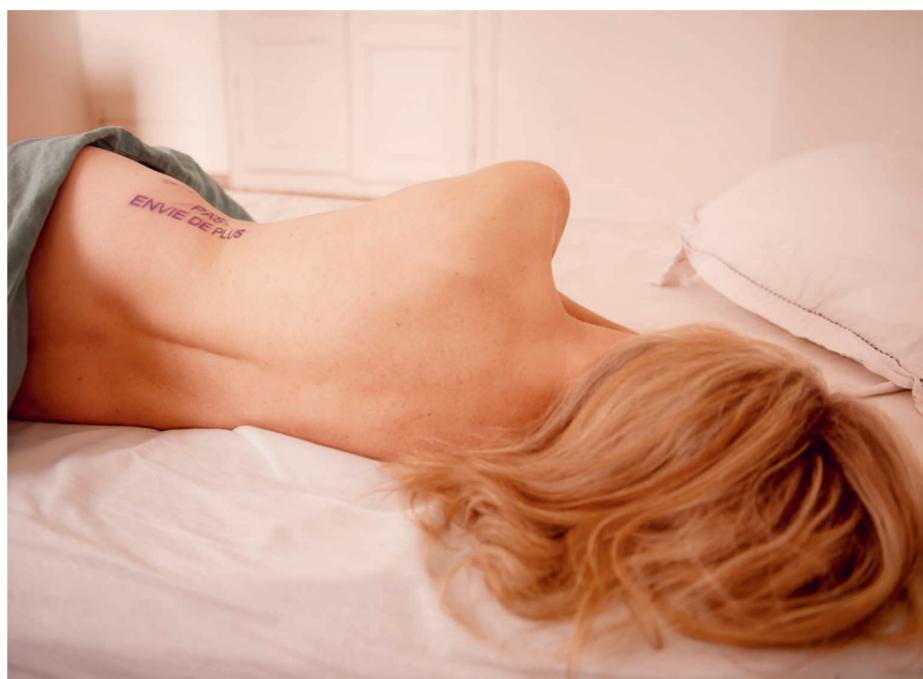
Va donc faire un tour dans la
chambre froide des sentiments.





Dans le silence d'une chambre, lit, coussins, tissus, couvertures, voiles, draps – ou suaire – plissés, froissés, défaits, ouverts, qui nous racontent un usage récent.

Quelques dentelles, petites fleurs légères, gentilles et inoffensives, qui disent avec les cotons et les lins la douceur, qui indiquent la nature du désir, son origine.





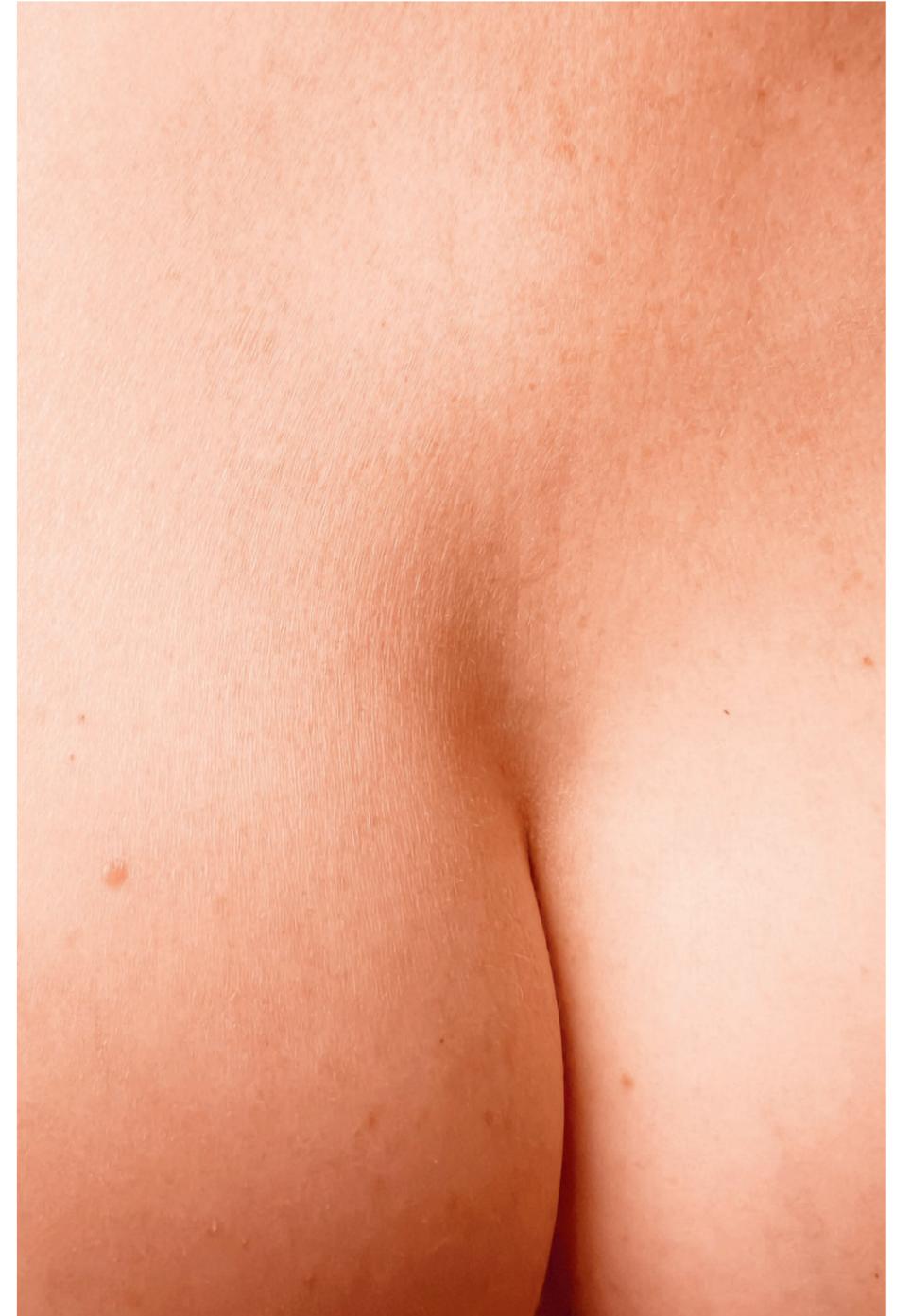


Regardez comme ce calme est vivant. Ça pulse, ça s'ouvre, se serre, ça se plie, se déplie, et plus ça se resserre plus ça s'ouvre.

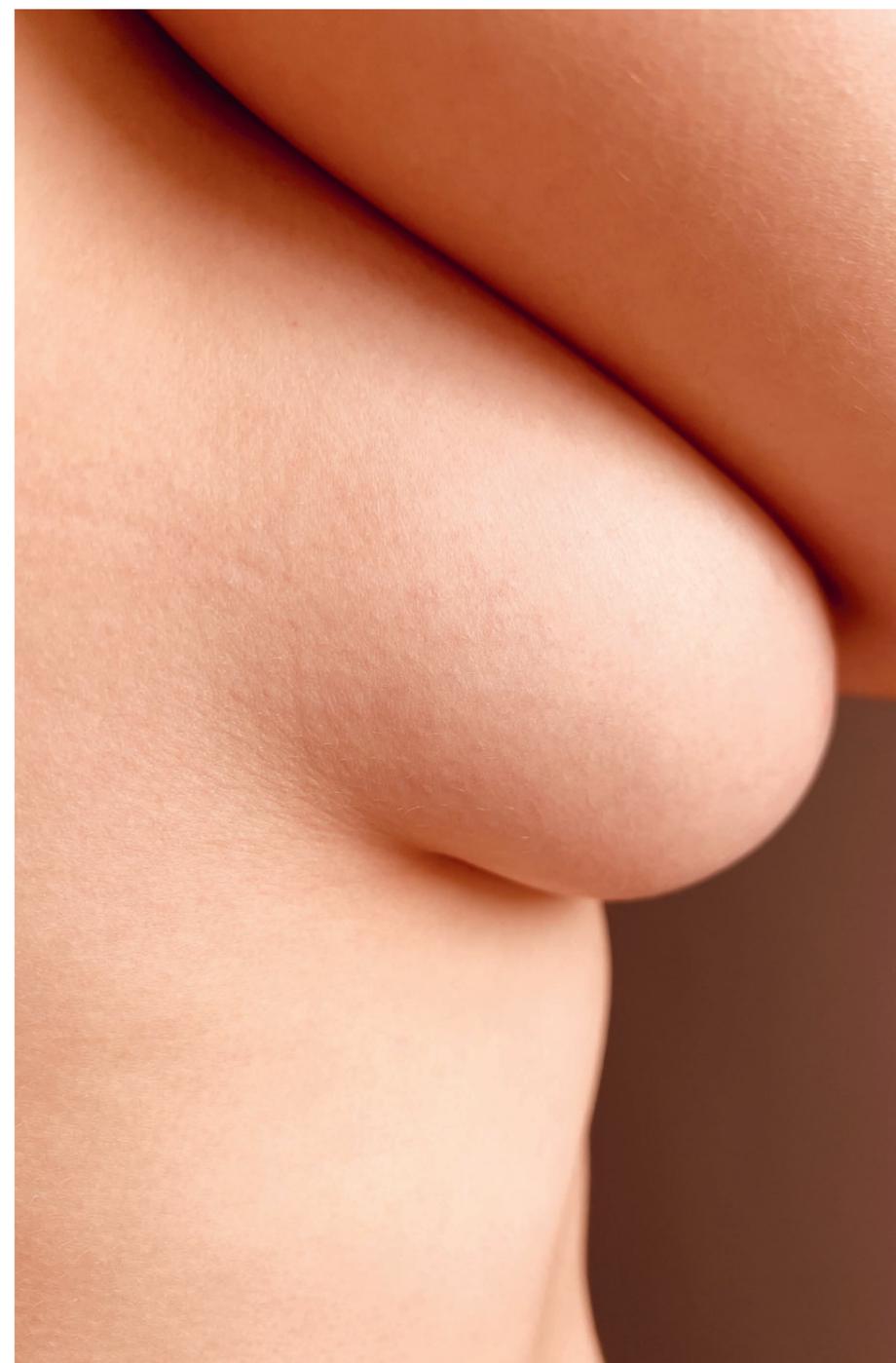




Ce n'est pas une blessure.
Mais ça mord.







Le tampon ne gagnera pas
le procès de ce combat déjà perdu
de la niaiserie sans raffinement.
En aucun cas une plainte.
Il abrège la souffrance. L'image
comme régime de sensorialité,
le tampon acte et rebat les cartes.

Au premier abord, ça s'impose. Avec efficacité. Des images limpides, objectives, qui nous feraient entrer sans autre dans le secret d'une intimité d'une femme. Sans fard. Aussi nette que l'ombre portée sur le mur d'une forme dentelée, par grand soleil, qui tranche le réel de son récit et ouvre le monde et l'imaginaire. Une économie certaine, pense-t-on. Une évidence que rien ne semble obscurcir. Juste ce qu'il faut voir. Baignant dans une lumière naturelle qui pénètre par la fenêtre, particules invitées à la façon d'un Vermeer, des fragments de corps. Un corps qui prend la pause et qui capture notre regard. La peau, les muscles, les seins, la gorge, les épaules, l'ossature, les plis, les rides, le poing serré, l'avant bras tendu, les lignes, les tissus, les taches, les empreintes, les teintes, les textures, les marques, une goutte, les grains, les cheveux. Autant de preuves, explorées, éprouvées, révélées, incarnées, acceptées, de la transformation de la matière, du déploiement du vivant, qui évolue. Ou qui fuit, c'est selon.

Dans le silence d'une chambre, lit, coussins, tissus, couvertures, voiles, draps – ou suaire – plissés, froissés, défaits, ouverts, qui nous racontent un usage récent. Quelques dentelles, petites fleurs légères, gentilles et inoffensives, qui disent avec les cotons et les lins la douceur, qui indiquent la nature du désir, son origine. Et ce corps non loin qui prend sa place comme s'il en sortait, du lit. Autant de peaux¹, autant d'apocalypses. Papiers, embrasures de portes, poignées, radiateur au contact d'une cuisse qui mesure la gravité, bord d'un cadre, fenêtres, volets, amorces d'extérieurs. Des blancs, des roses, des crèmes, des bleus, des presque grèges, des verts, des blonds, du blé, du bois, tout est fin et pâle, et toutes les matières

¹ Histoires de peaux, grandes ou « petites » (du latin pellicula « petite peau »).
La photographie elle-même, est une histoire de petites peaux et d'écriture(s) de lumière(s).

ont une dense corporéité : elles sont pleines, nourrissant l'œil de leur lait, attrapant l'esprit pour lui expliquer, avec délicatesse, dans un murmure, l'importance des caresses, de la palpation, du massage, de l'attention, de l'étreinte, d'un certain rapport du corps aux frôlements du monde, sensualité. Ça et là, des phrases : au cœur de la scène, au cœur de la totalité organique, posés à la surface de ces paysages complexes, ces formes lourdes de fond, ces réseaux tissés de temps et d'espace, ou à peine dissimulés, lovés sur les courbes, gisant sur la chair. Ils ne prennent pas le dessus. Pas pour le moment. Ils n'auront échappé à personne.

La contemplation de ces images nous apprend que tout est cadre, cadrage, décadrage, montage, orientation, strates : « Rose is as rose is a rose is a rose² ». Il faut les soulever, ces voiles, ces pétales archétypaux récurrents dans l'histoire de l'art, pour découvrir les abîmes, c'est sûr. *Pathosformel* dirait Aby Warburg. Toute cette présence crue et douce à la fois évoque ici Francesca Woodman, là Nan Goldin, mais aussi Ana Mendieta, Sophie Calle, affinités électives, quelques-une des lucioles d'Aline. Puissances. Luttes. Messages. Existences. Manière de faire, de penser. L'histoire de la photographie est convoquée. L'histoire des relations humaines aussi. Bien sûr. Ces compositions attirent précisément l'attention sur la façon complexe dont il faut voir, dépassant les apparences, qui loin d'être trompeuses, fonctionnent comme des tremplins.

Regardez comme ce calme est vivant. Ça pulse, ça s'ouvre, se serre, ça se plie, se déplie, et plus ça se resserre plus ça s'ouvre. Côte à côte elles font mouvement, rythme, océan. Dans les pro-

fondeurs de la matière s'agitent des vies multiples, symboliques, physiques, chimiques. Et peu à peu, apprivoisés que nous sommes par les photographies, les frontières entre le dedans et le dehors éclatent, les liens entre contenant et contenu s'activent, copulent, déclenchent, comme l'organisme libère ses substances, le visible babille et formule son invisible, et nous glissons dans les hors-champs, dans nos hors-champs de spectateurs. Entre subjectivité et objectivité, naturellement.

Comme un océan, toujours. Comme un cosmos paisible abritant le(s) chaos. Chaos latent, en ébullition, prêt à surgir. Comme la lave. Nous percevons. Sommes provoqués. On pense à l'avant, à l'après, au bas, au haut, et toutes les dimensions à la fois. Aller-retours entre nos images et l'image, reposant, nous dirait l'artiste, sur une oscillation entre le hasard et la nécessité.

Les postures, les mises en scènes, le lieu, tout parle d'un amour qui s'est réalisé, d'une sexualité qui a été, de leurs ambivalences, d'attente ou de manque, d'envie ou d'ennui, de comblement ou de frustration, de repos paisible ou de désillusion, de réveil ou de vexation, de bonheur ou de malheur, de trace ou de fusion, de souvenir ou de projection, de satisfaction ou de mélancolie, de regrets ou d'espoirs. Solitude. Tout parle aussi des corps qui se sont mêlés et de leurs rencontres, de salive, d'odeurs, de sueurs, de bruissements, de souffles et de ce que tout nos corps produisent, de fluides, de sperme, de cyprine, choses de la vie. De vides et de pleins. De petites morts. Tout apparaît au milieu de ce qui n'est pas montré.

² Gertrude Stein, extrait du poème *Sacred Emily*, 1913.

Quand soudain, coup de tampon. La sentence tombe. Moins celle d'un amour consommé qu'un tir à bout portant. Elle vient à la fois élargir et refermer le propos. Toujours entre le croire voir et le voir. Plaie fraîche et plaie cicatrisant. Depuis l'intérieur de l'image organique qui nous plongeait dans les reliefs des abysses de l'amour et de ses représentations, la phrase tamponnée devient un coup de cutter qui la re-matérise. Elle devient aussi objet, document. Le statut de l'image se complique. Il est ventilé, échappe, les fils se touchent. On pense à Jean-Luc Moulène. Le détail que nous avons temporairement mis de côté pour accéder au fond saute à la conscience et les phrases, couperets sortis de leurs contextes, non ponctuées – jamais fermées, toujours ardentes – exhalent comme des fleurs toxiques leur parfum acide. Vertiges / vestiges de l'amour.

Injonctions paradoxales. D'un côté un don de soi, des fréquences, des vibrations, des désirs, d'un autre le rejet net, sec, les mots qui tuent, sidèrent, interloquent. Violence ordinaire. Réalité tranchante, blafarde. Va donc faire un tour dans la chambre froide des sentiments. La nuit est tombée. La complicité dissipée, le coup de poing qui sépare et qui brûle. Abandonnée-là, tamponnée, marquée, confuse, incohérente, on l'observe. Et le tampon se fait lourd de sens. Souterrains et jaillissements. Spirale sans fin. Reproduction, propriété, validation, autorisation, estampille, estampe, logo, icône, sans fond, tous les fonds, tatouages, prisons, pirates, esclavagisme, Holocauste, colonisation, immatriculations, comptabilité, gravures, grapheïn, impression, édition, nouvelles, romans, essais, articles...

Voir le tampon qui colle à la peau, et qui bave, au tissu, qui s'insinue, s'imprègne, c'est voir sa réalité nue et l'artiste, c'est bien cela, propose de réfléchir à sa réalité. Mais sans auto-complaisance : le visage, lieu de la rencontre, n'est pas convié. Sans mytho-genèse non plus. C'est elle, mais pas elle. Elle se raconte, mais ne s'épanche pas. Elle ne se fabrique pas dans cette histoire, non, elle se dénoue, elle « écrit » la suite.

Le tampon est un subterfuge, un stratagème. Il se fait brutal pour montrer la puissance du choc, du trouble qu'il engendre, mais en même temps, il tamponne, il absorbe, étanchéifie, il empêche l'hémorragie. Le jeu typographique transfère la douleur en symbole, il libère les maux. Transsubstantialisation de la bêtise crasse et de l'inattention, de la maladresse et de la méchanceté. Transforme l'essai. Le petit con ne gagnera pas le procès de ce combat déjà perdu de la niaiserie sans raffinement. En aucun cas une plainte. Il abrège la souffrance. L'image comme régime de sensorialité, le tampon acte et rebat les cartes.

Acte de résistance donc. Exutoire. Exorcisme. Némésis. La création dévie, fait faire un pas de côté, fracasse l'idiotie sur la grève du geste symbolique. Le tampon libère, méduse, conjure le désespoir, il frappe à la porte de l'universel. Pour Aline, issue de quatre générations d'imprimeurs, il sauve, un peu.

L'artiste, enfin, agence. Elle en fait toute une histoire. Elle poursuit sa narratologie, son processus de métabolisation, en l'emmenant sur le terrain de l'installation. Elle rassemble et compose. Dans un

espace d'exposition, elle combine, propose, crée une situation. Elle crée une chambre avec un lit et un bureau, dont elle se sert pour laisser ses effluves, ses énergies, son empreinte. Une chambre peuplée des pièces à conviction, d'indices de déclencheurs: photographies grand format, vidéo, livres, dossiers classés contenant les souvenirs des unions passées, tampons sous cloches en verre, grande bâche masquant partiellement la scène, un trou pour scruter, évoquant le sténopé. Nous sommes immergés dans un dispositif. Toujours le dévoilement, toujours l'apocalypse. Microcosme multidimensionnel pour partager, conditions pour comprendre, pour s'émanciper. Accès à une intimité froissée, individuelle et collective. L'art, entre autres, on le sait, est un des moyens privilégiés pour articuler réel, imaginaire, symbolique.

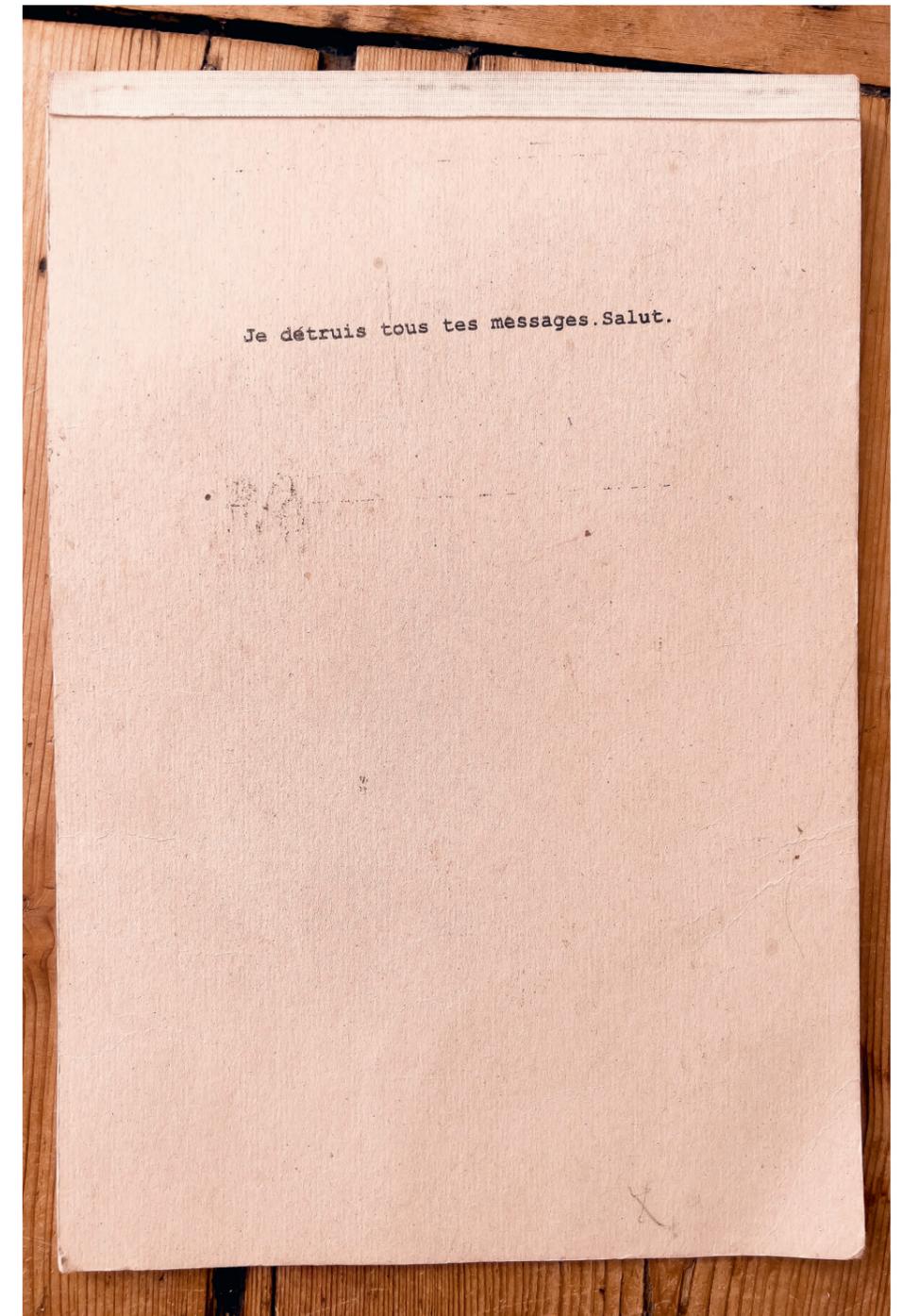
L'œilleton, immanquablement, fait surgir du néant le Satyricon (Pétrone), comme il invoque l'œuvre de Duchamp Etant donné 1° la chute d'eau 2° le gaz d'éclairage (1946-1966), autre œuvre vouée à la «révélation» qui mêle tragédie (de l'existence), cosa mentale, multiplicité des points de vue. Sophie Calle et ses protocoles ne sont pas bien loin. Francesca Woodman, ses théâtres tragiques et fulgurants, ses regards, non plus, ou certaines installations de Tracey Emin qui bricolent avec une justesse folle, par signes, par collages, la violence des rapports ordinaires, la sauvagerie de l'humain, élargissant bien sûr le débat aux rapports sociaux, politiques, moraux, et à la place de la poésie. Dans tout ça.

« Qu'ils aillent tous se faire foutre. Non ? ».

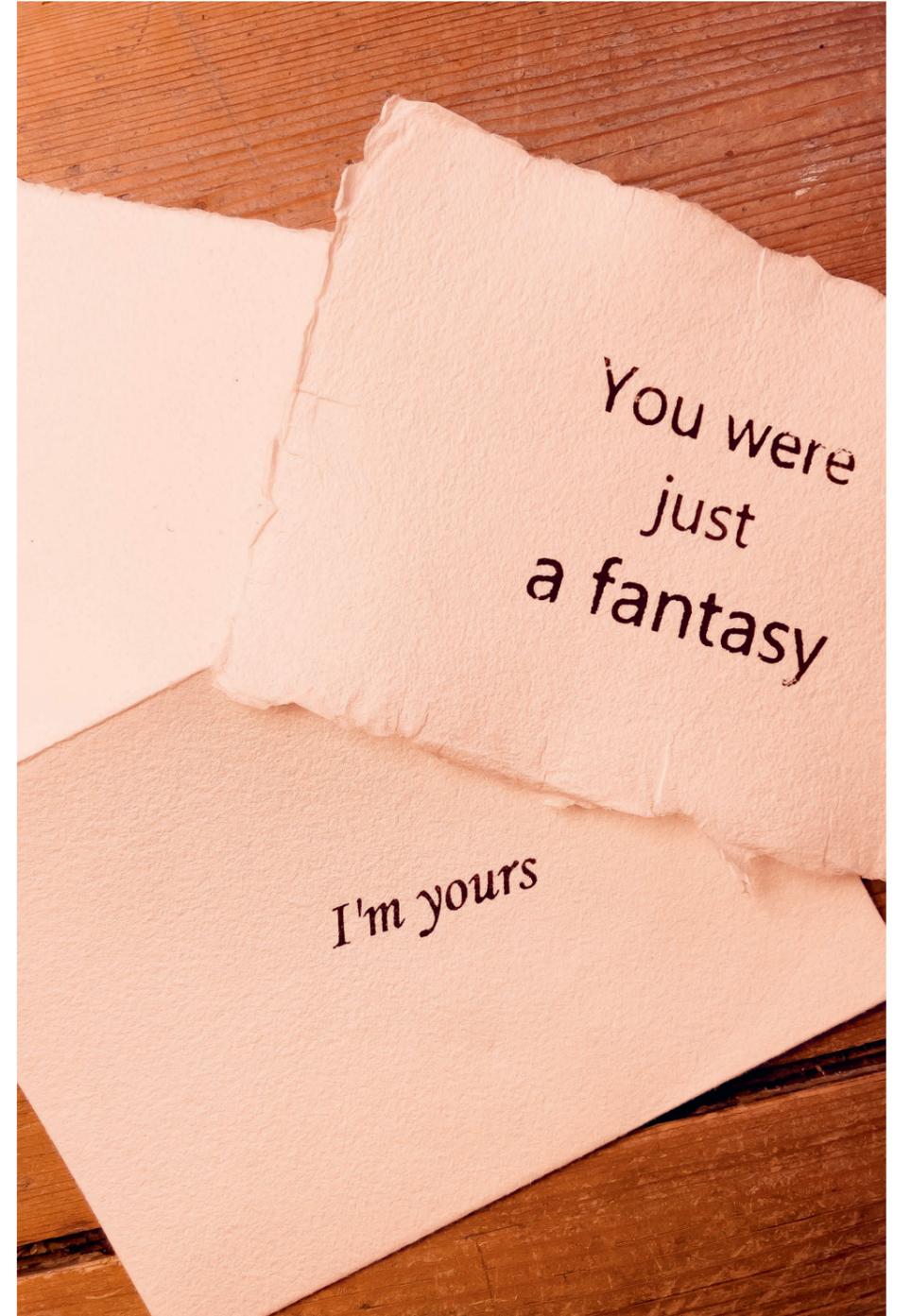
Il n'y a que l'art. Comme espace de liberté. Comme hétérotopie. Comme lieu de transferts. « Tiens chéri, tu peux prendre du miel, du vin, du citron, des amandes ? J'irai aux courses demain... Same old shit. Rire ou jouir, pourquoi choisir ? »³ .

³ Vladimir Matal, Stabat mater pergolesi, ibidem.

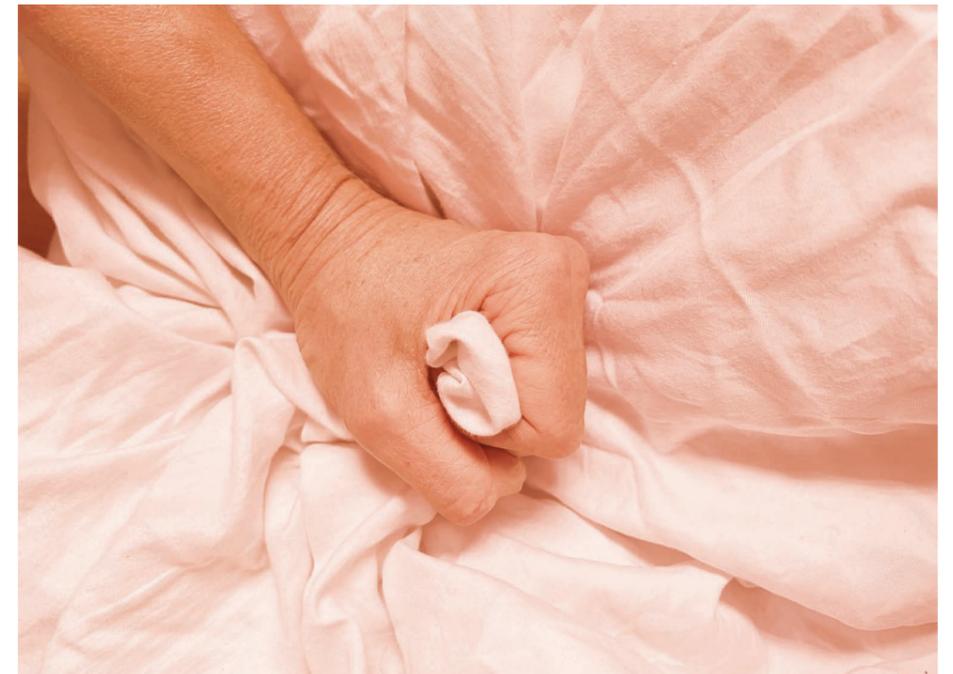
« Tiens chéri, tu peux prendre du miel, du vin, du citron, des amandes? » J'irai aux courses demain... Same old shit. **Rire ou jouir, pourquoi choisir?**







Tout parle aussi des corps qui se sont mêlés et de leurs rencontres, de salive, d'odeurs, de sueurs, de bruissements, de souffles et de ce que tout nos corps produisent, de fluides, de sperme, de cyprine, choses de la vie. De vides et de pleins. **De petites morts.**









Comme un océan, toujours.
Comme un cosmos paisible
abritant le(s) chaos.



**JE NE SUIS
PAS
AMOUREUX**



Restons-en là





Il n'y a que l'art.
Comme espace de liberté.

Une source,

c'est toujours à la fois un avant, un pendant, un après, un big-bang. Elle n'est que le point visible auquel on prête attention d'une histoire sans fin, de cordes, de membranes, de mouvements, d'explosions, d'implosions, de forces qui dépassent l'entendement. On la voit respirer. C'est une rencontre, c'est une occasion. Pour nous, c'en est une. Pour elle, il n'y a pas rencontre, il y a interaction, flux continu de transformations. Fruit d'activités plus anciennes, plus larges, parfois cachées ou plus exactement non apparentes. L'eau, comme le souffle, sort et apparaît d'un fond que l'on ne voit pas, invisible, inimaginable. L'eau de la source est l'apparition insaisissable d'une mémoire enfouie, ancienne, l'expulsion d'une mémoire cyclique, d'un continuum, perpétuellement un peu transformé, évidemment entropique⁴. Son usure fabrique. Les particules de cette mémoire ne sont pas enfouies. Elles empruntent des chemins que nous percevons confusément. La source est confusion. Elle, qui est l'eau et le trou et ce qu'on croit voir. Parce qu'on ne sait pas tout, même si l'on s'en approche prétentieusement par les voies de l'esprit. Non dissociée de son conduit-support-canal, l'eau s'incarne dans cette totalité qu'est la source comme objet, et qui devient un objet vivant, un sujet, avec sa partie sombre, profonde, enveloppante, ténébreuse qu'il faut apprendre à traverser, ses entrailles, puis après, à peine visible, ses existences incontrôlables, gouvernées partiellement. Un sujet qui inconditionnellement, parce que c'est ainsi, s'absente peu à peu, pour donner naissance à d'autres présences, d'autres cycles, d'autres formes, coexistant avec d'autres formes, d'autres formes, d'autres formes, du vivant, qui n'est qu'un des états multiples de l'univers. Plus. Ou moins.

⁴ Un clin d'oeil à Bernard Stiegler

La source c'est le trou par lequel on voit le vivant se construire et qui ne nous livre pas ce qui participe à sa construction. Ce n'est pas une blessure. Mais ça mord. Peut-être pourquoi nous lisons. Respirations, expirations, dilatations, contraintes, bordées de néant tout le temps et de réels. Nous sommes des sources bordées de néant et de réel. Le noir, ce ne sont que des lumières éteintes. On peut aborder le noir sans lumière. Sans morale, le cosmos, mais plein de vies. La matière noire vit. Black matter lives. Un chaos marsupial préside inconditionnellement à des équilibres précaires, des expériences à peine conscientes, d'une rare momentanéité. En somme, le trou est une condition pour penser, c'est toujours une histoire de souffle qui l'anime. Qu'est ce qui compte ? Ce qui anime. Qu'animons nous ? Ça respire encore. Aux irréductibles formes qui composent la communauté des vivances.⁵

⁵ Un clin d'oeil à Arno Calleja.





Photos Aline Kundig
Textes Manuel Fadat
Graphisme 128K

Imprimé à Genève
Mars 2023

100 exemplaires
numérotés